

La linguistique cognitive, une nouvelle approche pour les sciences humaines et sociales

Omar BELKHEIR
UMMTO

Introduction

Le rapport du langage à la pensée s'est posé à l'homme depuis que celui-ci a pris conscience qu'il était possible de distinguer entre la pensée, qui est un phénomène interne, et le langage qui est une manifestation externe de ce qu'est la pensée. Etant donné que l'homme a pu produire différentes connaissances, et dans plusieurs disciplines, en relation avec tous les domaines de la vie, le structuralisme a pu influencer et stimuler la production, essentiellement, dans les sciences humaines et sociales. Seulement, le paradigme structuraliste, pour plusieurs raisons d'ordre méthodologiques et philosophiques, est resté incapable de donner des réponses adéquates aux problèmes qui demeurent posés sans cesse à l'homme ; il était devenu important de proposer d'autres paradigmes qui pouvaient donner un souffle nouveau à la recherche dans les domaines des sciences humaines et sociales. Le plus important dans tout ce qui est proposé actuellement dans différents domaines, et pas seulement dans les sciences humaines et sociales, est qu'il ne peut se soustraire de la relation qui a depuis des siècles préoccupé les savants, en l'occurrence, celui de la relation entre la langue et la pensée. La paradigme de la cognition va à l'unisson de ce qui est proposé pour régler des questions en rapport avec toute la production humaine, que cela soit dans le domaine des sciences dures et expérimentales ou dans le domaine des sciences humaines, sociales et du langage. Ce paradigme nous contraint à croire que ce domaine, en pleine expansion, va devoir s'imposer en alternative par rapport à la connaissance humaine dans tous les domaines de la connaissance humaine, sans exception aucune. Ce qui est avantageux par rapport à ce qui est proposé dans ce domaine, est que le langage, qui est la pierre angulaire de la pensée, n'a pas perdu sa place par rapport à ce qu'il occupait lorsque les théories structuralistes étaient au centre de la recherche dans les sciences humaines et sociales et dans les sciences du langage. Ce qui nous conduit à nous poser la question de savoir si un cadre théorique linguistique qui a comme substrat la cognition, peut-elle constituer un appui pour proposer des nouveautés dans les domaines cités ci-dessus ? Autrement dit, les linguistiques dites cognitives, peuvent-elles aider à proposer d'autres alternatives aux problématiques posées actuellement par la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie... ?

1. L'homme, le langage et la société

Cette triade a toujours constitué le trépied de la recherche dans les sciences sociales, et ce depuis des lustres. Le structuralisme a boosté ce domaine avec Claude Lévy Strauss, lui-même linguiste de formation à l'origine. Il a proposé des éléments capables de répondre à l'évolution sociologique et politique de l'humanité, avec, comme base, le langage et sa relation à la société.

Ce que nous pouvons dire à ce propos, est que l'avènement de la cognition en tant que paradigme, a évolué historiquement depuis des siècles durant ; Chomsky s'est notamment inspiré, entre autre, de la logique de Port Royal et du cartésianisme pour mettre en place sa conception du langage, qualifiée de mentaliste et de cognitiviste. Il est à noter que la tentative la plus intéressante, à l'origine de l'évolution actuelle du concept de la cognition en linguistique, est le projet initié par le psychologue Herbert Simon, le linguiste Noam Chomsky et le spécialiste de l'intelligence artificielle Marvin Minsky. L'hypothèse fondatrice

de ce projet était que, de façon générale, la cognition humaine pourrait être définie à la manière d'une machine, en termes de calculs (« computations »), correspondant au traitement des divers types d'informations reçues par l'humain⁸

L'esprit, dans cette optique, est conçu comme étant un système complexe de traitement de l'information, basé sur un ensemble de règles qui sont à l'origine d'un nombre incalculables d'opérations et de calculs mentaux. De là, est apparu le concept de mentalisme en linguistique. La philosophie mentaliste de Chomsky a été à l'origine de ce revirement radical de la linguistique qui a été dominée par le paradigme béhavioriste. Cela n'a pas été facile pour lui de remettre en cause un ordre établi pendant des décennies. Dans ses travaux ultérieurs, il indiquait qu'il était nécessaire de concevoir l'objet de la linguistique comme étant la compétence linguistique des agents, c'est-à-dire une réalité mentale, plutôt que simplement le comportement linguistique observable. D'ailleurs, Chomsky dans⁹ parlait de règles de transformations à partir d'un noyau ; de là est venu le concept de linguistique dite computationnelle, c'est-à-dire du courant s'inspirant de l'étude des langages formels pour élaborer des traitements automatiques des langues. (Fuchs, *ibidem*). En poussant le bouchon jusqu'au bout, nous dirons que cet aspect computationnel de la langue peut nous aider à comprendre la relation que l'homme entretient avec son environnement social, politique, anthropologique ...etc. en clair, il est possible d'affirmer, avec D. Sperber, F. Clément... que les processus et les états mentaux du cerveau humain, peuvent constituer le moteur de la société et des relations que l'homme entretient avec le groupe et la communauté.

2. La notion de la modularité et les représentations

Avant d'expliquer le concept de représentations, qui est selon nous un concept clé dans cette recherche, il est intéressant de savoir la notion de cognition linguistique, telle que définie par l'anthropologue¹⁰ dans leur tentative de définir la notion de pragmatique cognitive. Ce qui est plus intéressant à savoir, encore, c'est que la notion de pragmatique, qui est un concept mis en place par le sémioticien¹¹ a pour finalité d'expliquer la relation qui est entretenue par les signes avec leurs utilisateurs. Ces utilisateurs évoluent dans des groupes et communautés selon une hiérarchisation mise en place à cet effet. Une architecture, sur laquelle s'est appuyé D. Sperber, pour expliquer le phénomène cognitif à l'origine des représentations, est inspiré de la théorie de Fodor en ce qui concerne la notion de modularité. En effet, cette dernière Inspirée par la théorie chomskyenne, fondée par le philosophe et psycholinguiste américain Jerry Fodor, a été la plus inspirante dans l'élaboration de l'explication du caractère cognitif du langage. Le cerveau de l'homme ne fonctionne plus comme un tout. Le langage n'est, par conséquent, qu'un module parmi tant d'autres qui sont d'ordre sensoriels, auditifs, mémoriels...etc. Ainsi, la langue qui est, en fait, un module, est composée de sous modules de types phonologiques, morphologiques, syntaxiques...En conséquence, la conception Fodorienne de ces modules est caractérisée par ses aspects automatiques, inconscients, rapides, parallèles et indépendants les uns des autres, celles-ci s'opposent donc, au système central qui est lui-même conscient, un système contrôlé, lent et séquentiel. Le fonctionnement de ces modules est lui-même de nature innée, tout au plus influencé par quelques paramètres mais en aucun cas résultant d'un apprentissage. A l'instar de Chomsky, Jerry Fodor était contraint lui aussi de recourir à des travaux anciens pour édifier sa théorie ; il s'est inspiré de

⁸ Catherine Fuchs, *la linguistique cognitive*, Ophrys, MSH, 2004.

⁹ Noam Chomsky, *Syntactic structures*, Mouton : La Haye, 1957.

¹⁰ Dan Sperber, Deirdre Wilson, *La pertinence, communication et cognition*, traduit de l'anglais par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Collection « Propositions », 1979.

¹¹ Claudine Normand, Marie France Trollez, *Du pragmatisme à la pragmatique*, Charles Morris, in *Langages*, 19^{ème} année, n° 77, 1985.

la théorie de Joseph Gall (1757-1828) qui reposait sur la psychologie des facultés, ou chaque capacité de l'esprit humain est conçue comme une faculté, plus ou moins isolée des autres. Fodor, donne ainsi, une version moderne et cognitiviste de la psychologie des facultés, fermement ancrée dans le fonctionnalisme et le représentationnalisme.¹² Ainsi, le fonctionnement de l'esprit chez l'homme est soumis à une hiérarchisation dans le traitement de l'information de quelque nature que ce soit (visuelle, auditive, motrice...). Des « systèmes » sont mis en route à chaque fois que l'homme perçoit une information. Jerry Fodor parle dans ce contexte de trois composants formant ces systèmes, chacun de ces composants est totalement indépendant des deux autres ; ces derniers sont : le transducteur, le système périphérique et le système central. Des régions du cerveau s'occupent de répartir l'information en fonction de ce principe de composants. Quand l'homme perçoit une information, le transducteur s'occupe de traiter et de traduire cette information dans le format qui correspond (langage, mouvement, son, odeur...), c'est en quelque sorte, une identification et une classification de l'information.

Cette information, une fois identifiée, est traitée dans un autre système appelé le système périphérique ; ce dernier s'occupe du traitement des données perçues par l'un des canaux du transducteur, en canalisant les données linguistiques dans des sous-systèmes linguistiques, et les données olfactives dans un système olfactif, et le système visuel dans un système visuel... Revenons au système linguistique, qui est lui-même un système spécifique, vu sa nature complexe par rapport aux autres systèmes. Les données linguistiques sont traitées de manière codique, c'est-à-dire interprétées dans leur aspect structural et codique sans plus. Les autres aspects de la langue, c'est-à-dire l'aspect pragmatique et énonciatif, sont l'apanage du système central.

Ce dernier, permet la confrontation des données qui lui parviennent par le biais du système périphérique, ce qui l'aide à interpréter correctement toutes ces données, et ainsi permettre à l'homme de comprendre la signification de toutes les données contenues dans les messages. Pour arriver à effectuer cette opération, le cerveau central emploie des processus inférentiels bien définis, imposés par des structures logiques et par le contexte qui est construit dans la mémoire à long terme. Ceci-dit, l'interprétation des données purement linguistiques sont la fonction du système périphérique qui forme un module encapsulé et qui définit la structure codique du langage. En ce qui concerne le système central, celui-ci a la charge de l'interprétation et de la compréhension et la production du langage, allant jusqu'à la définition des règles à l'origine de la communication humaine. On pourra caricaturer ces processus en disant que la théorie linguistique structurale permet de définir la fonction du système périphérique, par contre les théories linguistiques pragmatiques et interactionnelles, elles permettent de connaître le fonctionnement du système central. C'est à partir de ce constat que Sperber et Wilson ont permis d'élaborer une théorie linguistique pragmatique à caractère cognitif, en tentant de comprendre les processus cognitifs à l'origine de ces phénomènes. Ces deux auteurs ont permis le développement d'une compréhension du langage en se référant aux processus inférentiels opérant au niveau du système central, tel que défini par la modularité fodorienne. Cependant ils ont pu développer, après la parution de leur ouvrage cité précédemment le concept de modularité, avec une conception différente de celle de Fodor, ils ont dénommé ce concept la modularité généralisée.

Donc, cette explication cognitive des processus du langage humain, permet, d'une part, d'augmenter le stock des connaissances de l'homme en enrichissant la mémoire à long terme, et d'autre part, de se construire une représentation du monde qui peut à tout moment être

¹²Anne Reboul, Jacques Moeschler, La pragmatique aujourd'hui, une nouvelle théorie de la communication, Les Éditions du Seuil, Paris, 1998, p. 66.

améliorée. C'est, à notre avis, ce qui explique clairement la manière avec laquelle l'apprentissage s'opérait, et permettait par là même d'explorer constamment des univers infinis de la connaissance de soi et de l'extérieur. Du point de vue de l'acquisition, l'homme utilise constamment les connaissances acquises, d'une manière consciente et inconsciente, aidé pour cela par les processus cognitifs qui utilisent tous les acquis pour avancer dans l'interprétation des phénomènes. Ce qui lui permet d'évoluer à la manière dont on l'a expliqué plus haut, c'est ce que Sperber et Wilson ont nommé le **contexte**. Ce dernier se constitue, en plus des connaissances encyclopédiques acquises par la force des processus inférentiels et la forme logique, des données immédiatement perceptibles tirées de la situation ou de l'environnement physique, ainsi que les données tirées des énoncés précédents ; ces éléments constituent ce que Sperber et Wilson appellent l'environnement cognitif de l'individu ; « une des originalités de l'approche de Sperber et Wilson c'est de considérer que le contexte n'est pas donné une fois pour toutes, mais qu'il est construit énoncé par énoncé ». Après avoir clairement établi la notion de modularité qui est à l'origine de la conception linguistique et pragmatique du langage, ainsi que le fonctionnement de ce dernier dans le cerveau de l'homme ; Il faut admettre, à l'instar de Sperber, que toute **représentation** met en jeu une relation entre au moins trois termes, la représentation elle-même, son contenu et un utilisateur¹³. Il est ajouté un quatrième nommé par Sperber le producteur de la représentation, à condition que celui-ci soit différent de l'utilisateur. Il indique qu'une représentation peut exister à l'intérieur de l'utilisateur, celle-ci est appelée représentation mentale : il peut s'agir d'un souvenir, d'une intention ou d'une hypothèse. Elle est individuelle et propre à l'utilisateur lui-même. Cependant, il y a une représentation publique, celle-ci est produite par le biais de moyens de médiation, comme les textes qu'on peut avoir sous les yeux, ou d'un message publicitaire de quelque nature que ce soit... Il s'agit, en fait, d'un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur qui sont distincts l'un de l'autre. Tous les groupes qui forment une société communiquent grâce à un système complexe de représentations, qui ne sont, en conclusion, que des représentations mentales et publiques. Chaque membre de groupe a dans son cerveau des millions de représentations mentales, les unes éphémères, les autres conservées dans la mémoire à long terme et constituant le savoir de l'individu¹⁴). Il est distingué, au sein de ces représentations, celles qui sont appelées les représentations culturelles, qui sont communiquées de façon répétées, et finissent par être distribuées par le groupe entier, et ainsi, elles feront l'objet d'une version mentale dans chacun de ces membres. Sperber affirme que les disciplines telles que la psychologie, la psychologie sociale, la sociologie, l'anthropologie, l'économie, la linguistique, les sciences des religions, les études littéraires...sont des disciplines qui traitent des représentations culturelles, même si leurs conceptualisations diffèrent d'une discipline à une autre. Mais l'anthropologie, est l'unique discipline qui a pour principal objet l'étude des représentations culturelles, avec des termes plus ou moins hétérogènes tels que : représentation sociale, culturelle, symbolique, ou signes, symboles signification ou savoir... l'anthropologie, est considérée comme une science interprétative des représentations culturelles ; ces interprétations sont d'ordre cognitif car elles apparaissent sous des angles individuels ; un conte ou un proverbe qui sont considérés comme le produit de la communauté, n'est en fait que le produit d'un individu ; un produit qui a subi les mêmes processus inférentiels dans le cerveau de l'individu. C'est ce qui explique, par exemple, la multitude de versions des contes et autres productions dites collectives, c'est une multitude individuelle due à la façon individuelle de re-construire l'œuvre. En parlant des activités mentales et cognitives et leurs rapports avec les moyens modernes de la médiation, Sperber affirme que notre activité

¹³ Sperber, op cit, p. 133.

¹⁴ Ibid, p. 14.

mentale s'appuie sur des mémoires externes qui ont évolué avec le développement de l'écriture, de l'imprimerie, et maintenant des nouvelles technologies de l'information. Une évolution dont doivent tenir compte aussi bien les sciences sociales que les sciences cognitives¹⁵. En fait, l'utilisation de la mémoire collective n'est qu'un usage métaphorique, n'ayant aucune existence dans la réalité, car un groupe social n'est, en conclusion pas un organisme ; il n'a ni cerveau, ni esprit et, sauf dans un sens vague ou métaphorique, il ne pense pas, il ne raisonne pas, il ne désire pas, il ne décide pas... L'individu est à l'origine de toutes les activités collectives dans la société.

Les idées et croyances subissent un traitement, qui font d'elles des phénomènes collectifs glissant dans le subconscient collectif ; c'est le cas notamment des clichés, des stéréotypes (R. Amossy, 1998), des lieux communs (Bourdieu, 2003), qui tirent leurs origines de traitement conscient et cognitif de l'information, mais qu'avec l'usage collectif, deviennent des phénomènes stables et inconscients.

3. L'exemple de la sociologie cognitive

Plusieurs projets ont été élaborés afin de tenter de mettre en œuvre des disciplines relevant des sciences sociales, s'inspirant du paradigme de la cognition. Le plus édifiant de ces projets concerne l'entreprise entamée par le sociologue Raymond Boudon, dans sa tentative d'expliquer les phénomènes sociaux par le biais des phénomènes individuels et donc cognitifs. Boudon a introduit le concept de l'individualisme méthodologique pour expliquer en quoi les phénomènes sociaux ont pour origine des phénomènes individuels, et par conséquent cognitifs. F. Clément¹⁶ rappelle que la sociologie défendue par Boudon, s'inscrit fermement dans la perspective propre à l'individualisme méthodologique. Cette option s'oppose au sociologisme qui considère l'agent social comme un élément passif sans aucune autonomie apparente, et à l'holisme qui considère que les structures seraient premières par rapport aux individus et explicatives par rapport à eux. L'homme selon cette conception, n'est par conséquent qu'un jouet entre les mains des forces sociales qui le dépassent et l'habitent. Boudon cite un exemple édifiant pour expliquer son point de vue : le phénomène de banqueroute des banques aux états unis dans les années trente. Pour expliquer un tel phénomène d'ordre économique, il convient de comprendre le comportement des individus après une rumeur qui les contraint de vendre leurs actions et retirer leurs épargnes des banques entraînant des ventes de plus en plus massives; ce qui conduit impérativement à l'effondrement des banques faute de liquidités. Pour Boudon, l'objectif du sociologue consiste alors à se distinguer des explications du sens commun en mettant à jour la rationalité de comportements qui paraissent dépourvus de rationalité aux yeux de Monsieur Tout-le-Monde¹⁷. Dans sa tentative d'étayer son point de vue, il cite l'exemple de l'indien qui met au monde beaucoup d'enfants, tout en sachant que ceux –ci trouveraient des difficultés à se nourrir pour cause de la précarité dans laquelle est la famille est baignée ; mais en se référant à la logique individuelle du paysan indien, on comprendra qu'en l'absence de système de sécurité sociale, les enfants sont en effet une source de sécurité pour leur vieux jours. Le projet dans lequel s'inscrit cette vision des choses, est appelé par Boudon la sociologie cognitive. Clément fait remarquer que pour sortir de la conception selon laquelle l'individu recourt aux croyances irrationnelles pour expliquer des phénomènes fort complexes, comme la référence aux phénomènes extraterrestres pour expliquer des phénomènes qui demeurent

¹⁵ Dan Sperber, L'individuel sous influence du collectif, *La Recherche*, 344, juillet-août 2001, pp. 32-35.

¹⁶ Frederick Clement, La sociologie cognitive : une bien étrange croyance, In *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CVII, 1999, pp. 89-104.

¹⁷ Clément, op. cit.

inexpliqués, Boudon est ainsi, contraint de se référer à un modèle que l'on qualifierait de cartésien ; c'est un modèle où les informations sont traitées dans un lieu central, en mettant en œuvre des procédures logiques universelles. Ceci nous rappelle bizarrement les processus qui sont à l'origine du traitement universel du langage explicité par la théorie modulaire de J. Fodor, cité plus haut. Pour Sperber et Clark¹⁸ une telle perspective, les processus rationnels réflexifs correspondent au fin du fin de l'évolution du système cognitif: ils apportent en effet une plus grande flexibilité, sensibilité et créativité, en intégrant les connaissances issues de modules différents. Même si les explications portant sur l'apparition de la conscience et de la réflexivité sont encore hypothétiques, on peut toutefois affirmer que le langage y joue un rôle central, permettant notamment de sophistication considérablement les rouages de «machine à anticipation» que constitue le cerveau.

4. Et de la linguistique cognitive

La tradition structuraliste a réussi à s'imposer des décennies durant, empêchant par la même, l'émergence d'une ou des linguistiques pouvant remettre en cause un ordre établi par le Cours de Saussure. La première tentative qui avait pour objectif de donner un souffle nouveau à la recherche linguistique fut celle de Noam Chomsky dans son travail qui avait pour but, non de décrire les structures des langues, mais de comprendre les structures mentales qui sont à l'origine de la transformation des structures d'un stade mental au stade physique de la formation. On pouvait ainsi parler d'une linguistique cognitive au sens propre du terme. Plusieurs autres tentatives ont vu le jour aux Etats Unis (car il faut admettre que c'est dans ce pays que ce paradigme a connu son essor). La taxinomie de ces théories linguistiques dites cognitives, a été établie d'une manière exhaustive par Bernard Victorri¹⁹ en classant celles-ci en trois catégories : nous avons, premièrement, les théories centrées sur la syntaxe, la théorie chomskyenne est l'exemple édifiant de cette catégorie, et nous l'avons expliquée plus haut. La deuxième catégorie représente les théories à plusieurs niveaux linguistiques en interaction, i.e. ce sont des théories qui admettent que des facteurs sémantiques et même pour certaines d'entre elles, pragmatiques, puissent influencer les constructions syntaxiques²⁰. Ce dernier citera, entre autres, la grammaire fonctionnelle de Simon Dik (1997), la syntaxe autolexicale de Jerrold Saddock(1991), et la grammaire TAG développée par Schleiber et Schabbes(1991). Mais les théories les plus représentatives de cette catégorie sont celles de Ray Jackendoff d'une part, et de Robert Van Valin et Randy LaPolla d'autre part. Pour la théorie de Jackendoff, elle se base sur la conception d'une architecture cognitive des phénomènes de compréhension et de production du langage. Cette architecture, dite parallèle et tripartite, comporte trois modules (phonologique, syntaxique et sémantique) qui fonctionnent indépendamment les uns des autres, ils sont reliés par une interface, représentée ici par le lexique ; ainsi, pour chaque énoncé, les modules représentationnels construisent de manière générative, une structure phonologique et syntaxique conceptuelles, les règles à l'origine de cette formation sont soumises à des contraintes provenant des autres modules représentationnels par l'intermédiaire des modules d'interface. De cette façon, l'interaction entre les différents modules est permanente lors des processus de traitements des énoncés. De la même manière, le module sémantique est interfacé par d'autres modules du système cognitif central ; Ainsi donc, la production et la compréhension du langage est en permanence influencée par l'ensemble du système cognitif.

¹⁸ Dan Sperber, Individualisme méthodologique et cognitivisme, dans : R. Boudon, F. Chazel & A. Bouvier (eds.), *Cognition et sciences sociales*, Paris, PUF, 1997, 123-136.

¹⁹ Victorri Bernard, *Théories linguistiques et cognition*, in *Cognito*, n°16, 2000.

²⁰ op. cit. p. 1.

Pour ce qui est de la théorie de Van Valin et Lappola, elle est issue de l'étude de plus d'une centaine de langues, et ce afin de construire une théorie générale pouvant expliquer clairement l'ensemble du langage humain. Ainsi, la syntaxe, selon Van Valin et Lappola, est construite selon des règles spécifiques mais n'est pas autonome ; elle est en interaction avec la structure sémantique et une structure informationnelle typiques des linguistiques fonctionnelles, qui réhabilite les éléments d'ordre discursifs et énonciatifs.

Troisièmement, nous avons les théories rejetant toute autonomie de la syntaxe. Dans cette catégorie, plusieurs théories peuvent venir se regrouper en son sein. Cependant, ces théories peuvent s'organiser en trois principaux courants : le premier d'ordre fonctionnel, pur et dur, considère que l'unique force organisatrice du langage est vers une plus grande efficacité dans la communication. Ainsi, les contraintes d'ordre discursif, doivent être la base d'analyse et de traitement des propriétés d'un énoncé, y compris sa structure syntaxique. On peut conclure ce point en disant que l'aspect syntaxique est déterminé par la structure discursive et communicative ; d'ailleurs un adage anglais est cité dans ce sens : « grammars code best what speakers do most » ; ceci nous rappelle curieusement une anecdote : un célèbre poète du temps des oumeyyade appelé farazdaq avait déclamé un vers d'un poème. Un grammairien lui reproche de sortir de la norme grammaticale établie, le poète lui rétorque que sa mission à lui est de dire des poèmes, et la mission du grammairien c'est d'enregistrer ses poèmes et de les analyser comme étant la référence au niveau de la syntaxe.

Le second courant est représenté par les linguistiques dites cognitives, représentées par G.Lakoff(1987), R.Langacker(1987, 1991), L.Talmy(1988) et G.Fauconnier(1997). Pour ces auteurs, la syntaxe elle-même ne peut constituer une autonomie ni même une représentation spécifique ; pour Langacker, le lexique, la morphologie et la syntaxe, sont formées dans un continuum d'unités symboliques qui contribuent à la construction du sens, dans le cadre d'une sémantique encyclopédique. Ainsi, les mécanismes à l'origine de l'activité langagière sont, chez Lackoff et Fauconnier, l'œuvre de processus cognitifs : a chaque unité grammaticale est associée à une forme diagrammatique qui illustre l'ancrage de la sémantique dans l'expérience sémantique.

Le dernier courant est issu du courant français initié par le linguiste français E. Benveniste dans sa théorie de l'énonciation, dont l'illustration cognitive est représentée par A.Culioli qui met l'accent sur la dimension intersubjective de l'activité langagière ; a l'instar des théories citées plus haut, cette théorie ne reconnaît pas l'autonomie de la syntaxe, qui n'est en fait que des opérations énonciatives exprimées en terme de repérages, de visées, de constructions d'occurrences...

Catherine Fuchs cite d'autres travaux qui ne rentrent pas nécessairement dans ce qui a été précédemment dit mais rentrent dans cet ensemble que nous pouvons inclure dans le paradigme de la cognition et la recherche sur le langage, Il s'agit des travaux de Gustave Guillaume ; on peut résumer les idées fondatrices de cette théorie dans le fait que pour Guillaume, « l'activité du langage engage deux moments théoriques distincts, celui de la langue et celui du discours. La langue correspond au plan de la représentation, le discours à celui de l'expression- par différence au cri animal qui n'instaurerait pas de distance entre l'acte d'expression et l'acte de représentation » (Fuchs, 2009). La relation entre ces deux actes est de nature dynamique, dont l'esprit est lui-même le moteur.

Après ce bref aperçu des théories qui représentent, dans leur ensemble, les théories linguistiques cognitives, nous allons poser, dans ce qui vient, les éléments représentant les fondements de la linguistique cognitive, qui va à l'encontre de la linguistique instituée par les structuralistes, et qui est arrivée quelques années après son institution en tant que doctrine officielle de la recherche linguistique, au point de ne plus être capable d'expliquer le phénomène complexe qui est le langage.

Quatre questionnements sont nécessaires pour édifier les points qui peuvent qui sont les piliers à l'origine de ce qu'on appelle désormais la linguistique cognitive. Selon Fuchs²¹, le premier questionnement concerne la nature même des connaissances qui constituent la faculté du langage, les différents niveaux la composant (phonologique, morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique), la relation entre ces niveaux...

Le deuxième questionnement traite de l'architecture autour de laquelle s'articule le langage, et les aspects que revêt celui-ci à chaque étape de cette architecture (les modules).

Le troisième questionnement a trait essentiellement de la dynamique du langage ; une dynamique qui englobe la dimension de la variabilité linguistique. De tout temps, la question de l'universalité du langage est posée, en réaction aux phénomènes communs aux différentes langues connues et étudiées. Ce qui est questionné à ce niveau, c'est la marge des variations interlangues et leur éventuel impact cognitif.

Le quatrième questionnement a trait aux liens entre le langage et d'autres facultés humaines caractéristiques du fonctionnement symbolique de l'esprit. Ce type de questionnement traite de la relation entre le langage et les autres facultés cognitives de l'homme du point de vue de la relation, de la perception, de la production...etc.

Conclusion

Si nous affirmons que la linguistique structuraliste, a été la discipline phare des sciences humaines et sociales des décennies durant, le paradigme cognitiviste en linguistique peut-il permettre de fédérer autour de lui ces disciplines, et d'autres dans les domaines de la science, voire de la technologie ? Une question qui reste posée à cause du rapport complexe que le langage entretient avec la pensée d'une part, et avec l'univers extérieur d'autre part. Il faut admettre que le paradigme de la cognition a pu effectuer un pas géant dans tous les domaines de la connaissance humaine ; il a conquis toutes les disciplines des sciences humaines et sociales, et un pan entier des sciences dites dures ou expérimentales. Ceci nous conduit à affirmer que le langage qui est la manifestation concrète de la connaissance humaine dans tous les domaines peut jouer le rôle même qu'avait joué la linguistique structuraliste depuis les années 40 ; c'est-à-dire, construire une théorie linguistique capable d'expliquer avec la plus grande exhaustivité les mécanismes de la production intellectuelle et scientifique humaine.

Bibliographie

1. Chomsky Noam, *Syntactic Structures*, Mouton, La Haye. 1957.
2. Clement Frederick, *La sociologie cognitive : une bien étrange croyance*, Cahiers internationaux de sociologie, vol. CVII, pp. 89-104, 1999.
3. Clément Frederick & Kaufmann Laurence, (2011), *La sociologie cognitive*, Éditions Ophrys et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Coll. Cogniprisme.

²¹ FUCHS, p. 3.